

Gilles Fumey
17 septembre 2007

Le roman des voyageuses françaises (1800-1900) (Françoise Lapeyre)

Françoise Lapeyre, *Le roman des voyageuses françaises (1800-1900)*, Editions Payot, 2007, 264 p.



L'affaire était entendue : ce sont les Anglaises qui furent les premières voyageuses du monde, arpentant, dans le sillage du Grand Tour, les capitales européennes avant de s'essayer à l'exploration. Or, en pleine colonisation et dans la fièvre d'évangélisation qui devait marquer le 19e siècle, les femmes françaises ont été des centaines de milliers à partir, au Sénégal comme en Chine, au Brésil comme en Sibérie. Et qu'on ne les imagine pas dans l'ombre d'hommes d'affaires à siroter le thé sur la terrasse... Elles se sont mouillées pour des missions qui furent souvent périlleuses. Elles ont tout enduré : la prison imposée par des pirates chinois pour Fanny Loviot, la solitude, les naufrages comme Charlotte-Adélaïde Dard sur la *Méduse*, en 1816, la lutte contre les fauves et, encore et toujours, le machisme, la bêtise, la lâcheté, où qu'elles furent. Héroïnes oubliées en bravant la pesante mentalité d'une époque qui glorifiait les carrières domestiques, elles ont conquis chèrement une place que les femmes d'aujourd'hui leur doivent en hommage.

Comment partirent-elles ? Elles furent souvent les lectrices de livres d'aventures et de revues de voyages. Le moindre écrit qui traînait dans les chaumières était pour ces aventurières qui ne supportaient pas la réclusion à la campagne. Elles eurent une énergie à revendre à la hauteur de leur désir, souvent réfréné par les familles, elles voulurent déplacer les montagnes lorsqu'elles avaient grandi dans le sillage de l'Église catholique telle Marie-Françoise Perrotton qui laisse l'usine textile lyonnaise à 49 ans pour Wallis-et-Futuna où elle deviendra s ur mariste.

Dans leur désir d'embrasser le monde, certaines quittent leur mari, telle Louise Bourbonnaud, toujours amoureuse, mais poussée par l'élan de l'inconnu qui la projette sur près de deux cents mille kilomètres en quatre voyages. Femmes de science, ethnologues, aventurières, militantes de la cause féminine comme Olympe Audouard, elles témoignent de la médiocre condition féminine dans le monde qu'elles parcourent. En expédition avec leurs enfants en bas âge auxquels elles n'hésitent pas à faire partager leurs tribulations, elles étanchent, là, une irrépressible soif de l'autre. Anne-Marie Javouhey qui allait fonder une congrégation avait ce joli mot : « Si j'étais sur un port, rien ne m'empêcherait de partir ».

Compte rendu : Gilles Fumey (université Paris-Sorbonne)

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net